

DE BOUALEM SANSAL

littéraires

rapport à la littérature de son pays et au-delà à la littérature mondiale. Le modèle de communication égophorique dont il s'inspire, qui fonde sa pratique littéraire et médiatique est celui du Sulman Rushdie des *Versets sataniques* (1988). Un soupçon de talent et beaucoup de scandale dans une fiévreuse alchimie. Il n'est pas assuré que ce mélange enfante de grands écrivains.

Né à la littérature au début du règne d'Abdelaziz Bouteflika, Sansal est-il à la mesure d'une attitude, éminemment hugolienne, en se faisant le turbulent contestataire du pouvoir d'Alger et de son président aux trois mandats ? La partie était belle pour lui qui bataillait vent debout contre une société politique archaïque, issue de la guerre d'indépendance, fermée et inamenable, qui entrave l'avènement de la démocratie et de la justice. Mais ce qui rend inopérante sa critique du système, c'est qu'elle exclut toute sommation des faits : l'essayiste de *Poste restante : Alger* ne saura forger le ton juste pour cingler les palinodies du régime. Se posant volontiers comme victime du système en place à Alger, en raison même de ce que dit son œuvre (que ne lisent que de rares lecteurs professionnels), se montre-t-il particulièrement résilient ? Face à la violence aveugle du système, il lui retourne une violence

gérie de la tuerie, le 27 mai 1957, à la mechta Kasba, douar Beni Ilmén (Melouza), de 301 habitants de sexe masculin, soupçonnés de soutien au MNA, parti de Messali Hadj.

Ce que le discours d'idée, qui déborde la fiction chez Sansal, veut fortement assimiler par une rhétorique de la contiguïté, c'est le rapprochement entre le nazisme et les combattants de l'ALN qui accueillent Schiller, entre l'islamisme et le système. Dans *Le Village de l'Allemand*, le fascisme habille de vert de gris Alger tandis que les banlieues de France, terreau d'un islam mortifère, sont rabaissées en camps de concentration. Les raccourcis du romancier, qui a une connaissance médiocre de l'histoire, sont aussi tragiques que dangereux. Évoque-t-il ainsi des situations extrêmes qu'il n'a jamais vécues en Algérie, qui ne peuvent en rien correspondre à ce qu'ont été le nazisme et ses camps de la mort en Europe centrale et le totalitarisme stalinien dans l'ancienne Union soviétique ? Le terrorisme islamiste et ses dizaines de milliers de victimes, recensées depuis les années 1990, justifient-ils des appréciations cataclysmiques sur la nature de l'État algérien ? Sansal n'en a cure : il est dans la perversité sémantique lorsqu'il restitue à ses interlocuteurs occidentaux

Sansal n'est pas dans cet échange critique et loyal avec ses adversaires politiques (réincarnés en ennemis mythiques). L'insidieuse thématique nazie qu'il oppose à l'Algérie et à l'État algérien renforce-t-elle un style de «terre brûlée» ? Dans sa guerre au système, il tisonne ses mots de feu et de cendres et d'horribles souvenirs d'un monde déchu.

sans nuances et une fixation paranoïde. Qui aboutissent vite au dérapage sur le «nazisme» et les «camps».

Une surenchère politicienne sur le nazisme et le vécu des juifs

Il est patent que l'invitation d'Israël concerne principalement l'auteur du *Village de l'Allemand*. Ce roman, qui sort des ornières de l'histoire, de la Seconde Guerre mondiale à la guerre d'Algérie (1939-1962) et à la période actuelle de terrorisme islamiste (commencée en 1992), est le plus contrefait de Boualem Sansal. Il y campe Hans Schiller, un ancien nazi, qui rejoint — dans les années 1950 — les maquis de l'ALN et s'installe définitivement dans le pays à l'indépendance, faisant prospérer dans une rigueur toute germanique un village reculé de l'hinterland où il sera — sur le tard — massacré par des islamistes ; il reviendra, dans un journal à quatre mains, à ses deux fils Rachel et Malric, nés en Algérie et élevés en France, de retranscrire dans le présent les apories du passé, entre autres le nazisme, pour les entrecroiser dans les désastres d'un présent sacrément islamiste. Le romancier, qui a souvent déclaré écrire et charpenter ses œuvres à l'appui d'une vaste documentation, a été dans le déni de l'histoire de l'Algérie combattante et de la congruence des faits. En l'absence de statistiques sur les forces en présence sur le terrain des affrontements militaires de la guerre d'indépendance, il est possible de relever le recrutement d'anciens soldats nazis dans la seule Légion étrangère, troupe de baroudeurs mercenaires de l'armée française. Le seul nazi avoué dans les rangs de l'ALN était Saïd Mohammadi (1912-1994), engagé à Berlin dans la Wehrmacht, en 1941, officier de la Deutsche Arabische Legion, de 1942 à 1944, titulaire de plusieurs médailles du Reich, organisateur pendant la guerre d'Al-

une Algérie «prison à ciel ouvert» et «camp de concentration» (Grégoire Leménager, 2008). Assurément, la plus conforme à leur lisibilité. Comme il ne suffisait pas à Sansal, pour la promotion de son roman en France, de «taper» sur la camarilla de généraux d'Alger et sur le système, de guider le cours des fleuves de sang qu'irrigue, jusqu'aux cités françaises, l'islamisme, il lui a fallu aussi en rajouter dans une surenchère sur le vécu juif, plus précisément sur le thème sensible de la Shoah : «La Shoah était totalement passée sous silence en Algérie, sinon présentée comme une sordide invention des juifs», assène-t-il dans une sorte de bilan du *Village de l'Allemand* (Leménager, 2008). Sansal, qui serait bien embarrassé de réunir une bibliographie du négationnisme en Algérie, aurait (presque) souhaité que l'extermination des juifs dans les chambres à gaz nazies ait ses contempteurs et qu'elle suscite des émules de Robert Faurisson. Mensonge ? Sansal connaît sûrement les travaux académiques d'Ismaël Sélim Khaznadar, qui est comme lui, et Malek Chebel, à titre personnel, membre du projet Aladin de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, «programme éducatif visant à lutter contre le négationnisme de la Shoah dans le monde arabo-musulman». Le philosophe et mathématicien Ismaël Sélim Khaznadar (2005), professeur à l'Université Mentouri de Constantine, qui a bénéficié d'un financement de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, présidée par Simone Veil et animée par Serge Klarsfeld, pour un séjour de recherche à Auschwitz (Pologne), a publié — en partie — ses travaux dans le revue *Naqd* (Alger) de l'historien Daho Djerbal. Il y a donc, en Algérie, dans le champ académique, bien avant la publication du *Village de l'Allemand*, une réflexion libre sur la Shoah qui rend l'incrimination du pouvoir algérien sur cette question simplement



Boualem Sansal

Photo : DR

polémique. L'historien anglais Tony Judt (1948-2010), petit-fils de rabbins lituaniens, qui a longtemps milité en Israël pour le sionisme et qui en était revenu, prévenait contre la possible instrumentalisation du phénomène de la Shoah (2008). Est-il inapproprié de s'attarder sur les intentions d'auteur — subites — de Sansal s'emparant de la question juive et de la Shoah ?

Avec la même conviction, l'auteur du *Village de l'Allemand* déroule son expertise — qui fait mouche — pour le lecteur occidental qui méconnaît la réalité politique de l'Algérie : «En avançant dans mes recherches sur l'Allemagne nazie et la Shoah, j'avais de plus en plus le sentiment d'une similitude entre le nazisme et l'ordre qui prévalait en Algérie et dans beaucoup de pays musulmans et arabes. On retrouve les mêmes ingrédients et on sait combien ils sont puissants. En Allemagne, ils ont réussi à faire d'un peuple cultivé une secte bornée au service de l'extermination ; en Algérie, ils ont conduit à une guerre civile qui a atteint les sommets de l'horreur, et encore nous ne savons pas tout. Les ingrédients sont les mêmes ici et là : parti unique, militarisation du pays, lavage de cerveau, falsification de l'histoire, exaltation de la race,

minarets que d'écoles), agression verbale contre les autres pays à propos de tout et de rien, vieux mythes remis à la mode du jour...» (Leménager, 2008).

Affirmations extrêmes et rapiéçage d'une inusable nomenclature de preuves à charge contre un pouvoir dément ? Dans cet écheveau, l'écrivain devrait surtout convaincre de la comparaison extrême entre le nazisme et «l'ordre qui prévalait en Algérie» et d'imputations invérifiables, comme celle de «l'exaltation de la race». À l'évidence, un tableau de peste, et peut en importe la couleur. En lisant Sansal, on n'a jamais le sentiment de vivre dans le même pays que lui : «xénophobie», «racisme», «antisémitisme», «culte du héros et du martyr», «glorification du Guide suprême» : irrattrapables vices de l'enfance politique du tiers-monde réunis dans un même pays. Cette représentation fantasmée de l'Algérie, rabattue à l'envi dans les médias d'Occident, l'auteur ne cesse de rappeler qu'elle s'énonce depuis Boudouaou, Algérie. Un pays où se propagent d'aussi intempestifs et ineptes propos — le lien asserté avec le nazisme est indéfendable, grossier et tapageur — ne peut être qu'un pays de liberté.

En Algérie, dans un passé si proche, les

Les raccourcis du romancier, qui a une connaissance médiocre de l'histoire, sont aussi tragiques que dangereux. Évoque-t-il ainsi des situations extrêmes qu'il n'a jamais vécues en Algérie, qui ne peuvent en rien correspondre à ce qu'ont été le nazisme et ses camps de la mort en Europe centrale et le totalitarisme stalinien dans l'ancienne Union soviétique ? Le terrorisme islamiste et ses dizaines de milliers de victimes, recensées depuis les années 1990, justifient-ils des appréciations cataclysmiques sur la nature de l'État algérien ?

vision manichéenne du monde, tendance à la victimisation, affirmation constante de l'existence d'un complot contre la nation (Israël, l'Amérique et la France sont tour à tour sollicités par le pouvoir algérien quand il est aux abois, et parfois, le voisin marocain), xénophobie, racisme et antisémitisme érigés en dogmes, culte du héros et du martyr, glorification du Guide suprême, omniprésence de la police et de ses indices, discours enflammés, organisations de masses disciplinées, grands rassemblements, matraquage religieux, propagande incessante, généralisation d'une langue de bois mortelle pour la pensée, projets pharaoniques qui exaltent le sentiment de puissance (ex : la 3^e plus grande mosquée du monde que Bouteflika va construire à Alger alors que le pays compte déjà plus de

écrivains ne manquaient pas de critiquer vertement les gouvernants et de défier la culture légitime de l'État. Omar Mokhtar Chaalal (2004) rapporte comment Kateb Yacine avait morigéné le ministre de la Culture, Ahmed Taleb El Ibrahimi, qui prononçait une docte conférence, empreinte de solennité, dans la salle du Théâtre national, square Port-Saïd. Le ministre va se plaindre au président Boumediène pour lui demander de faire un sort à l'impudent chahuteur. Le président convoque Mohamed-Saïd Mazouzi, ministre du Travail et des Affaires sociales, qui avait grandement contribué à la création par l'auteur du *Cercle des représailles* de l'Action culturelle des travailleurs et lui tient ce discours :

Suite en page 10